



JOSÉ ORTEGA Y GASSET
L'HISTOIRE COMME SYSTÈME

ALLIA

L'Histoire comme système

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

La Déshumanisation de l'art
Le Mythe de l'homme derrière la technique

JOSÉ ORTEGA Y GASSET

L'Histoire comme système

Traduit de l'espagnol par

ANNE BARDET

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL
Historia como sistema

Le présent texte a paru pour la première fois dans sa version intégrale espagnole en 1941, aux éditions de la Revista de Occidente à Madrid, ensuite reprise dans le tome VI des *Obras Completas*, Madrid, Taurus, 2004-2010.

© *Historia como sistema* (1941). Herederos de José Ortega y Gasset.

© Éditions Allia, Paris, 2016.

CHAPITRE I

LA VIE humaine est une étrange réalité, à propos de laquelle la première chose à dire est qu'elle est la réalité radicale, dans la mesure où c'est d'elle que l'on doit déduire toutes les autres, puisque ces autres réalités, effectives ou présumées, doivent d'une manière ou d'une autre apparaître en elle.

La caractéristique à la fois la plus banale et la plus importante de la vie humaine est que l'homme n'a pas d'autre solution que d'être occupé à faire quelque chose pour se soutenir dans l'existence. La vie nous est donnée, étant établi que nous ne nous la donnons pas à nous-mêmes, mais que nous nous trouvons en elle immédiatement, sans savoir comment. Cependant, cette vie qui nous est donnée ne nous est pas faite ; c'est justement à nous qu'il revient de la faire nôtre, chacun la sienne. La vie est "à faire". Et le plus grave de ces "à faire" en lesquels la vie consiste n'est pas qu'il soit nécessaire de les faire, mais d'une certaine manière le contraire – je veux dire que nous nous trouvons toujours contraints de faire quelque chose, mais jamais strictement contraints de faire quelque chose de

déterminé, que tel “à faire” ou tel autre ne nous est jamais imposé comme est imposée à l'astre sa trajectoire, ou à la pierre sa chute. Avant de faire quelque chose, chaque homme doit, pour son compte et malgré les risques encourus, décider de ce qu'il va faire. Mais cette décision est impossible si l'homme ne possède pas certaines convictions sur ce que sont les choses qui l'entourent, les autres hommes, lui-même. Ce n'est qu'en vue de ces convictions qu'il peut préférer une action à une autre, qu'il peut, en somme, vivre.

À partir de là, l'homme doit toujours *se trouver* dans une croyance ; la structure de sa vie dépend en premier lieu des croyances dans lesquelles il *se trouve*, et les changements les plus décisifs de l'humanité sont les changements de croyances, leur intensification ou leur affaiblissement. Le diagnostic d'une existence humaine – d'un homme, d'un peuple, d'une époque – doit commencer par la prise en considération du répertoire de ses convictions. Ce sont elles qui constituent le sol de notre vie. C'est pour cette raison que l'on dit que c'est en elles que l'homme se trouve. Les croyances déterminent véritablement l'état de l'homme. Je les ai appelées “répertoire” pour indiquer que la pluralité de croyances en laquelle un

homme, un peuple ou une époque se trouve, ne possède aucune articulation pleinement logique, c'est-à-dire qu'elle ne forme pas un système d'idées comme l'est, ou aspire à l'être, une philosophie par exemple. Les croyances qui coexistent au sein d'une vie humaine, qui la soutiennent, lui donnent son impulsion et la dirigent, sont à la fois incongrues et contradictoires, ou du moins sans connexion. Notez que toutes ces qualifications affectent les croyances dans ce qu'elles ont d'idées. Mais c'est une erreur de définir la croyance comme idée. L'idée épuise son rôle et sa consistance dans le fait d'être pensée, et un homme peut penser quand il en a envie, et il peut même penser de nombreuses choses contre sa volonté. Dans l'esprit, des pensées surgissent spontanément, indépendamment de notre volonté ou de notre délibération, et sans produire le moindre effet sur notre comportement. La croyance n'est pas l'idée qui se pense sans plus, mais encore celle à laquelle on croit. Et le croire n'est pas une opération de notre mécanisme "intellectuel", mais une fonction du vivant en tant que tel, la fonction d'orienter notre conduite, notre "à faire".

Une fois fait cet avertissement, je peux retirer l'expression utilisée précédemment

et dire que les croyances, simple répertoire incongru quand elles ne sont que des idées, forment toujours un système quand elles sont des croyances effectives, ou, ce qui revient au même, qu'inarticulées du point de vue logique ou proprement intellectuel, elles ont toujours une articulation vitale, elles *fonctionnent* comme croyances en s'appuyant les unes sur les autres, en s'intégrant, en se combinant les unes avec les autres ; en somme, qu'elles se donnent toujours comme les membres d'un organisme, d'une structure. Cela implique, entre autres choses, qu'elles possèdent toujours une certaine architecture et qu'elles agissent selon une certaine hiérarchie. Il y a, en toute vie humaine, des croyances de base, fondamentales, radicales, et d'autres, dérivées de celles-ci, soutenues par elles, secondaires. Cette indication ne peut être plus banale, mais ce n'est pas ma faute si, malgré sa banalité, elle est de la plus haute importance.

Donc si les croyances dans lesquelles nous vivons manquaient de structure, étant, comme elles le sont en chaque vie, innombrables, elles constitueraient comme un fourmillement indocile à tout ordre et, par là même, inintelligible. Autrement dit, la connaissance de la vie humaine serait impossible. Le fait,

au contraire, qu'elles apparaissent de manière structurée et selon une hiérarchie, permet de découvrir leur ordre secret et par conséquent de comprendre sa propre vie et celle d'autrui, celle d'aujourd'hui et celle d'autrefois. Ainsi, nous pouvons dire désormais : le diagnostic d'une existence humaine – d'un homme, d'un peuple, d'une époque – doit commencer par la prise en considération du système de ses convictions, et pour cela, il faut déterminer avant tout sa croyance fondamentale, décisive, celle qui porte et vivifie toutes les autres. Mais attention : pour déterminer l'état des croyances à un moment donné, il n'y a pas d'autre méthode que celle de comparer ce moment à un ou d'autres moments. Plus élevé sera le nombre de termes de comparaison, plus précis sera le résultat – autre considération banale, dont les conséquences de haute importance émergeront subitement à la fin de cette méditation.

CHAPITRE II

SI nous comparons l'état des croyances dans lequel l'homme européen se trouve aujourd'hui avec celui qui régnait il n'y a pas plus de trente ans, nous constatons qu'il a profondément varié, en raison de l'altération de la conviction fondamentale.

La génération qui fleurissait vers 1900 a été la dernière d'un très long cycle, initié à la fin du XVI^e siècle et caractérisé par le fait que les hommes y vécurent de la foi en la raison. Mais en quoi cette foi consiste-t-elle ?

Si nous ouvrons *Le Discours de la méthode*, qui a été le programme classique des temps nouveaux, nous lisons cette conclusion dans les phrases suivantes : "Ces longues chaînes de raison, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon et que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, *il n'y*

en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvient ni de si cachées qu'on ne découvre"¹.

Ces mots sont le chant du coq du rationalisme, l'émotion de l'aube qui initie toute une ère, que nous appelons l'Âge Moderne – un Âge Moderne dont beaucoup pensent que l'on assiste tout simplement aujourd'hui à son agonie, à son chant du cygne.

Et il est absolument indéniable que la différence entre l'état d'esprit cartésien et le nôtre n'est pas des moindres. Quelle joie, quel ton de défi énergique lancé à l'univers, quelle arrogance prématurée il y a dans ces mots magnifiques de Descartes! Vous l'avez bien entendu : mis à part les mystères divins, qu'il laisse poliment de côté, il n'y a pour cet homme aucun problème qui ne soit insoluble. Cet homme nous assure que, dans l'Univers, il n'y a pas de mystères ni de secrets irrémédiables devant lesquels l'humanité doit s'arrêter terrorisée et désarmée. Le monde qui entoure l'homme de toutes parts, et l'exister en quoi sa vie consiste, vont devenir transparents à l'esprit humain jusque dans leurs derniers secrets. L'homme va enfin connaître la vérité sur tout.

1. *Œuvres*, éd. Adam et Tannery, tome VI, page 19.

Il suffit qu'il cesse de se sentir effrayé face à la complexité des problèmes, qu'il fasse en sorte que son esprit ne soit plus obnubilé par les passions : s'il utilise sereinement, en maître de lui-même, l'appareil de son intellect, et surtout s'il l'utilise avec bon ordre, il constatera que sa faculté de penser est *la ratio*, la raison, et que l'homme, avec la raison, possède le pouvoir pour ainsi dire magique de mettre de la clarté en tout, de transformer en cristal ce qu'il y a de plus opaque, de pénétrer l'opacité par l'analyse et de rendre ainsi les choses transparentes. Le monde de la réalité et le monde de la pensée, d'après cette théorie, sont deux cosmos qui se correspondent, chacun d'entre eux étant compact et continu, ne laissant rien d'abrupt, d'isolé ou d'inaccessible ; à partir d'un quelconque de leurs points, nous pouvons, sans avoir à s'interrompre ou à bondir, passer à tous les autres et contempler leurs conjoints. L'homme, armé de sa raison, peut donc explorer tranquillement les fonds abyssaux de l'Univers : il est certain d'extraire l'essence de la vérité du problème le plus reculé et de l'énigme la plus hermétique, comme le plongeur de Coromandel s'enfonce dans les profondeurs de l'océan pour réapparaître peu après, avec, entre ses dents, la perle inestimable.

Dans les dernières années du XVI^e siècle et dans les premières du XVII^e, pendant lesquelles Descartes médite, l'homme occidental croit donc que le monde possède une structure rationnelle, c'est-à-dire que l'organisation de la réalité coïncide avec celle de l'intellect humain, et, on le comprend aisément, avec la forme la plus pure de l'intellect humain : avec la raison mathématique. Elle est donc une clef merveilleuse qui procure à l'homme un pouvoir, illimité en principe, sur les choses alentour. Cette découverte fut une chance énorme. Imaginez-vous que les Européens, à ce moment-là, n'aient pas conquis cette croyance. Au XVI^e siècle, les Européens avaient perdu la foi en Dieu, en la révélation, ou bien parce qu'ils l'avaient perdue dans l'absolu, ou bien parce qu'elle avait cessé d'être une foi vive en eux. Les théologiens font une distinction très perspicace, et qui ne manquerait pas de nous éclairer sur des choses du présent, entre la foi vive et la foi morte. Plus largement, je formulerais ainsi cette distinction : nous croyons en quelque chose avec foi vive quand cette croyance nous suffit pour vivre, et nous croyons en quelque chose avec foi morte, foi inerte, quand, sans l'avoir abandonnée, *étant toujours en elle*, elle n'agit pas efficacement sur notre

vie. Nous la traînons, invalide, dans notre dos, elle fait encore partie de nous, mais gît déjà, inactive, dans le grenier de notre âme. Nous ne basons plus notre existence sur ce quelque chose que nous croyons, les incitations et les directions à suivre ne jaillissent plus spontanément de cette foi. La preuve en est que nous oublions à tout moment que nous croyons encore en elle, alors que la foi vive est une présence permanente et très active de l'entité en laquelle nous croyons – de là le phénomène parfaitement naturel que le mystique appelle “la présence de Dieu”. De la même manière, l'amour vif se distingue de l'amour inerte et misérable dans la mesure où l'être aimé, sans syncope ni éclipse, nous y est rendu présent. Ce n'est pas que nous devons le rechercher avec attention, c'est au contraire une lourde tâche que de nous en détourner. Cela ne veut pas dire que nous soyons toujours, ni même fréquemment, occupés à penser à lui, mais que constamment, “nous comptons sur lui”. Très bientôt, nous trouverons un exemple de cette différence dans la situation actuelle de l'Européen¹.

1. Dans la seconde moitié du chapitre II de son livre, *On liberty*, Stuart Mill fait un usage très opportun de

Au Moyen Âge, il y avait ce vécu de la révélation. Sans elle, et compte tenu du peu de forces qu'ils avaient, les gens se seraient sentis incapables de s'accommoder de ce contexte mystérieux qu'était le monde, des ennuis et des lourdeurs de l'existence. Mais ils croyaient avec foi vive qu'un être tout-puissant, omniscient, leur révélait gratuitement tout ce dont ils avaient besoin pour vivre. Nous pouvons suivre, presque génération après génération, les vicissitudes de cette foi et assister à sa décadence progressive. C'est une histoire mélancolique. La foi vive devient sous-alimentée, elle pâlit, se paralyse, jusqu'à ce que, pour quelque motif que ce soit – je ne peux pas entrer maintenant dans le détail –, vers le milieu du xv^e siècle, cette foi vive se transforme clairement en foi fatiguée, inefficace, pour ne pas dire complètement déracinée de l'âme individuelle. L'homme d'alors commence à sentir que la révélation ne lui suffit pas pour éclaircir ses relations avec le monde; une fois de plus, l'homme se sent perdu dans la forêt chaotique de l'Univers, face à laquelle il manque d'orientation et de médiateur.

cette même distinction et emploie ces mêmes termes de "croyances vives" et "croyances mortes, inertes".

Les XV^e et XVI^e sont, en ce sens, deux siècles d'immense malaise, d'atroce inquiétude, de crise, pour le dire dans des termes actuels. À partir de là, une nouvelle foi, une nouvelle croyance sauve l'homme occidental : la foi en la raison, en les *nuove scienze*. L'homme tombé à terre renaît. La Renaissance est l'inquiétude qui a accouché d'une nouvelle confiance fondée sur la raison physico-mathématique, nouvelle médiatrice entre l'homme et le monde.

CHAPITRE III

LES CROYANCES forment le soubassement, l'assise la plus profonde de l'architecture de notre vie. Nous vivons d'elles, et pourtant, nous n'avons pas l'habitude de penser à elles. Nous pensons à ce qui nous pose plus ou moins problème. Pour cela, nous disons que *nous avons* telles ou telles idées; mais, plutôt que de les avoir, nous sommes nos croyances.

On peut symboliser la vie de chaque homme par une Banque. Celui-ci vit à crédit d'un coffre d'or que l'on n'a pas l'habitude de voir, qui gît dans les profondeurs de caisses métalliques cachées dans les sous-sols d'un immeuble. La prudence la plus élémentaire incite à vérifier de temps en temps l'état effectif de ces garanties – de ces *croyances*, dirions-nous – qui constituent la base du crédit.

Il est urgent, aujourd'hui, de faire cela avec la foi en la raison, foi en laquelle traditionnellement – dans une tradition de presque deux siècles – vit l'homme européen. On peut dire que jusqu'à il y a vingt ans, l'état de cette croyance ne s'était pas modifié dans sa forme générale, mais que depuis vingt ans et jusqu'à aujourd'hui, il a subi un changement

très grave. D'innombrables faits extrêmement parlants, et qu'il serait désolant d'énoncer une fois de plus, le montrent.

Il ne sera pas nécessaire de préciser qu'en parlant de la foi traditionnelle en la raison et de sa modification actuelle, je ne me réfère pas à ce qui se passe chez tel ou tel individu. Mis à part ce que croient les individus en tant que tels, c'est à dire chacun pour soi et pour son propre compte, il y a toujours un état collectif de croyance. Cette foi sociale peut coïncider ou non avec celle que tel ou tel individu ressent. Ce qui est décisif dans cette affaire, c'est que, quelle que soit la croyance de chacun d'entre nous, nous trouvons face à nous, constituée, établie collectivement, une vigueur sociale; en somme, un état de foi.

La foi en la science à laquelle je me réfère n'était pas seulement et premièrement une opinion individuelle, mais, au contraire, une opinion collective, et une opinion collective ou sociale est une réalité indépendante des individus; elle est en dehors d'eux comme des pierres sont en dehors du paysage, et les individus doivent l'assimiler, qu'ils le veuillent ou non. Notre opinion personnelle peut être contraire à l'opinion sociale, mais cela ne lui ôte pas le moins du monde son caractère de